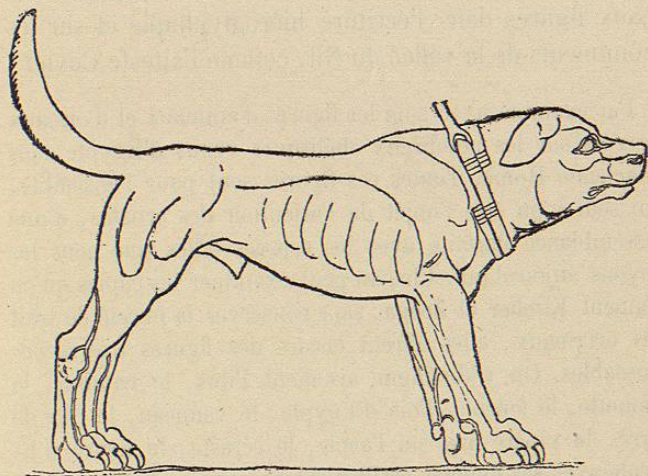


d'un magnifique bas-relief trouvé dans les ruines de Babylone et sculpté, au dire des archéologues orientalistes, sous le règne de Nabuchodonosor. On y voit un superbe mâtin, dont la forme et les proportions, la physionomie et les allures se retrouvent, sans aucune modification, dans la race des mâtins actuels (Fig. 68). Il ne s'agit pas ici d'une



68. — Mâtin assyrien. Bas-relief de Koyoundjik.

simple ressemblance, mais d'une identité complète, à tel point que ce dernier paraît calqué sur l'image photographique d'un de nos plus beaux chiens de garde<sup>1</sup>. Ainsi certains types de chiens... se sont perpétués sans changement

<sup>1</sup> M. Layard a reproduit, *Nineveh and Babylon*, p. 527, d'après une tablette de terre cuite assyrienne, une espèce de chien tellement caractérisée, que les naturalistes l'ont reconnue comme existant encore aujourd'hui au Thibet. *Ibid.*, p. 537.

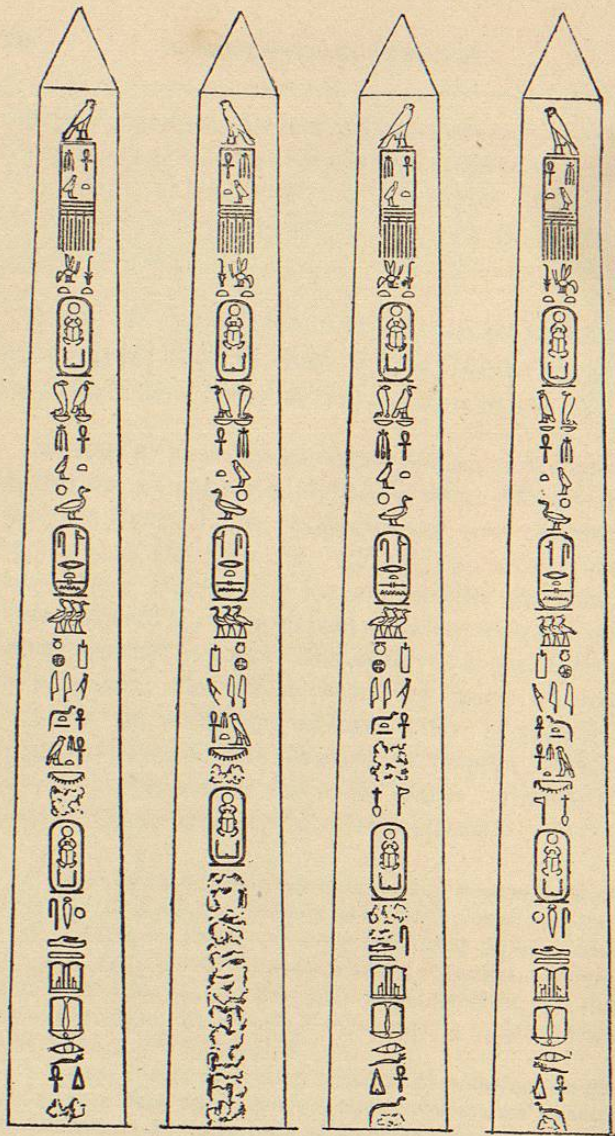
depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. Quarante siècles au moins ont passé sur eux sans en altérer la pureté... Ni le temps, ni les climats, ni le régime, ni les habitudes n'ont pu effacer le sceau de la nature, ... les types primitifs sont restés intacts<sup>1</sup>.

Ce qui est vrai du chien l'est de tous les autres animaux figurés dans l'écriture hiéroglyphique et sur les monuments de la vallée du Nil, comme l'atteste Cuvier :

J'ai examiné avec soin les figures d'animaux et d'oiseaux gravées sur les nombreux obélisques venus d'Égypte dans l'ancienne Rome. Toutes ces figures sont pour l'ensemble, qui seul a pu être l'objet de l'attention des artistes, d'une ressemblance parfaite avec les espèces telles que nous les voyons aujourd'hui. Chacun peut examiner les copies qu'en donnent Kircher et Zoega; sans conserver la pureté de trait des originaux, elles offrent encore des figures très reconnaissables. On y distingue aisément l'ibis, le vautour, la chouette, le faucon, l'oie d'Égypte, le vanneau, le râle de terre, la vipère haje ou l'aspic, le céraste, le lièvre d'Égypte avec ses longues oreilles, l'hippopotame<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> P. Broca, *Mémoire sur l'hybridité*, dans le *Journal de la physiologie de l'homme*, t. 1, 1858, p. 444-446. M. Broca veut établir par là que tous les chiens ne sont pas de même espèce, mais les faits qu'il cite n'en sont pas moins certains et concluants contre le darwinisme. — Sur le chien d'Égypte, voir E. Revillout, *Une statue de chien au Musée égyptien du Louvre*, dans la *Gazette archéologique*, 1887, p. 238-244 et pl. 31.

<sup>2</sup> G. Cuvier, *Discours sur les révolutions de la surface du globe* (les espèces perdues ne sont pas des variétés des espèces vivantes), édit. Passard, in-8°, Paris, 1864, p. 75. Voir Figure 69, l'obélisque d'Héliopolis, où les hiéroglyphes reproduisent l'image d'un certain nombre d'animaux.



69. — Obélisque d'On (Héliopolis).  
En syénite rouge d'Assouan. Érigé par Osortésen I<sup>er</sup> (xii<sup>e</sup> dynastie).  
Le plus ancien des grands obélisques connus.

Si l'on reconnaît sans peine les animaux divers qui entrent comme signes dans l'écriture hiéroglyphique, que dire de ceux qui sont peints dans de plus grandes proportions sur les tombeaux? Qui ne croirait que les oies représentées dans la Figure 70, datent d'hier, et peut-on remarquer la moindre différence entre le gibier que porte le chasseur de la nécropole de Thèbes (Fig. 71), et le gibier actuel? La flore n'a pas plus changé que la faune. Avec les fleurs trouvées dans le tombeau d'Aménophis I<sup>er</sup>, pharaon de la xviii<sup>e</sup> dynastie, qui vivait il y a plus de trois mille ans, M. Schweinfurth a composé un magnifique herbier d'échantillons pour le musée de Boulaq, et il les a placées à côté d'exemplaires modernes pour que le visiteur puisse faire la comparaison entre les fleurs anciennes et les fleurs modernes : la ressemblance est telle que l'œil d'un profane ne les distinguerait les unes des autres ni par les formes ni par les couleurs sans les indications écrites qui en font connaître l'origine<sup>1</sup>.

Lacépède a conclu à bon droit de ces faits, en parlant

<sup>1</sup> L. Drapeyron, *Revue de géographie*, 1882, t. xi, p. 90. M. Drapeyron énumère les espèces de fleurs trouvées. Voir plus haut, p. 343, note 1. Cf. G. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 4<sup>e</sup> édit., p. 9. Voir aussi Kunth, *Recherches sur les plantes trouvées dans les tombeaux égyptiens par M. Passalacqua*, dans les *Annales des sciences naturelles*, 1<sup>re</sup> série, 1826, t. viii, p. 418-423. « Les fruits et les fragments de plantes trouvés, dit-il, p. 418, dans les tombeaux de l'ancienne Égypte, appartiennent presque tous à des végétaux que l'on rencontre encore aujourd'hui dans ces contrées. La comparaison la plus scrupuleuse des plantes analogues ne m'a laissé entrevoir aucune différence. Il me paraît, par conséquent, prouvé que la végétation de ces deux époques est parfaitement

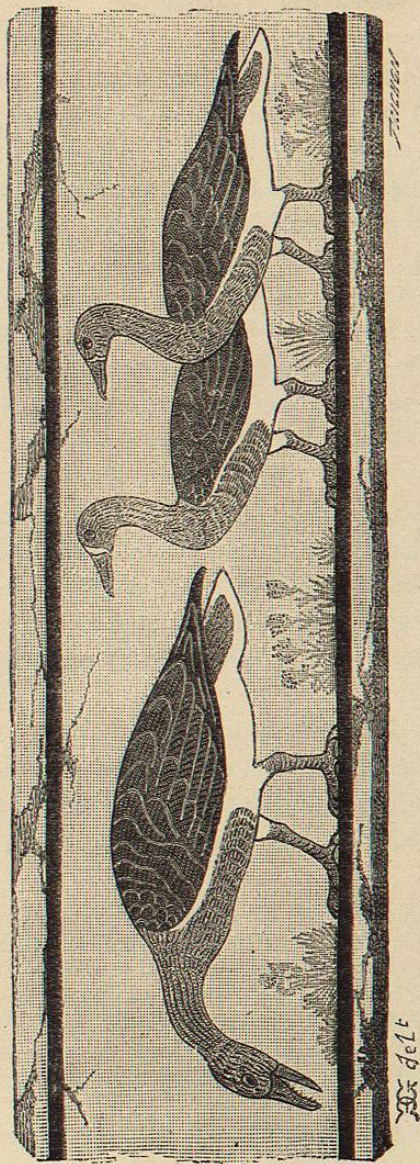
spécialement des collections d'animaux momifiés rapportés d'Égypte par E. Geoffroy Saint-Hilaire :

Jamais on ne fut mieux à portée de la décider (la question de la permanence des espèces) pour un grand nombre d'espèces remarquables et pour plusieurs milliers d'années. Il semble que la superstition des anciens Égyptiens ait été inspirée par la nature, dans la vue de laisser un monument de son histoire. Ces hommes bizarres, en embaumant avec tant de soins les êtres bruts dont ils avaient fait des objets de leur stupide adoration, nous ont laissé dans leurs grottes sacrées des cabinets de zoologie presque complets... et nous pouvons nous assurer à présent par nos yeux de ce qu'étaient un grand nombre d'espèces il y a 3000 ans (et plus)... On ne peut maîtriser les élans de son imagination, lorsqu'on voit encore conservé avec ses moindres os, ses moindres poils et parfaitement reconnaissable, tel animal qui avait, il y a deux ou trois mille ans, dans Thèbes ou dans Memphis, des prêtres et des autels. Mais... bornons-nous à vous exposer qu'il résulte de cette partie de la collection du citoyen Geoffroy, que ces animaux sont parfaitement semblables à ceux d'aujourd'hui<sup>1</sup>.

La géologie et la paléontologie nous font connaître une faune et une flore plus antiques encore que la faune et la flore égyptiennes ; or, quelle que soit leur antiquité, elles nous offrent les mêmes espèces qu'aujourd'hui. Les coquillages trouvés dans les cavernes des temps préhis-

identique et que, depuis tant de siècles, les plantes n'ont éprouvé aucun changement sensible dans leurs formes et dans leur structure. »

<sup>1</sup> *Annales du Muséum*, an xi (1802), p. 235-236.



70. — Oies becquetant et marchant.  
Peinture d'un tombeau de l'Ancien Empire, à Meydoum.  
Musée de Boulaq.

toriques ne diffèrent pas des coquillages actuels ; les animaux gravés d'une main novice par les hommes primitifs sont semblables à ceux de nos jours. Mais ce n'est pas tout : nous pouvons remonter bien plus haut encore. Les coraux qui ont formé les récifs de la Floride et de l'océan Pacifique remontent, d'après Agassiz, à vingt ou trente mille ans ; ils sont de même espèce que ceux qui continuent actuellement leur œuvre sous nos yeux<sup>1</sup>. L'if, le pin silvestre, le mélèze, le bouleau, le chêne, l'érable, le noisetier avec ses deux variétés, ont été trouvés dans des marais tourbeux, près de Robenhau- sen, dans le canton de Zurich. Ils sont encaissés dans des lignites dont la formation a dû avoir lieu entre deux périodes glaciaires, fort éloignées de notre époque. On les a comparés avec les formes végétales de la même espèce qui croissent actuellement dans nos forêts ; on n'a remarqué entre les uns et les autres aucune différence<sup>2</sup>.

Les transformistes eux-mêmes sont obligés de reconnaître l'exactitude des faits que nous venons de rapporter ; ils sont contraints d'avouer qu'il n'existe aucune preuve positive du passage d'une espèce animale à une

<sup>1</sup> L. Agassiz, *De l'espèce*, p. 80. Il ajoute en note : « Un nouvel examen des récifs de Floride m'a convaincu que cette estimation tombe au-dessous de la réalité..., je suis maintenant convaincu qu'on peut, sans exagération, porter l'âge de ce récif à cent mille ans. » Cf. A. Wigand, *Der Darwinismus und die Naturforschung Newtons und Cuviers*, Brunswick, 1874, t. 1, p. 15. Les montagnes du Jura sont formées en partie de coraux comme les récifs de la Floride.

<sup>2</sup> Pozzy, *La terre et le récit biblique*, 1874, p. 356-357.

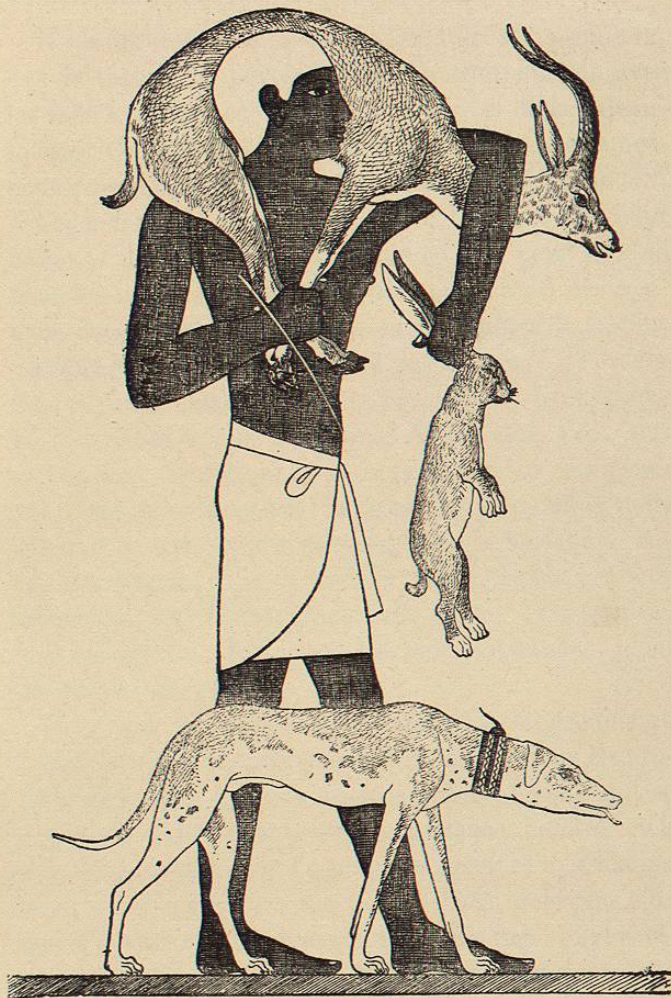
autre espèce. Voici les aveux de Huxley, de Hæckel et de Darwin :

La structure de chaque animal est si bien définie, marquée d'une façon si précise, que, dans l'état de nos connaissances, aucune forme ne peut être alléguée comme preuve de transition d'un groupe à un autre, des vertébrés aux annelés, des mollusques aux cœlenterés, pas plus aujourd'hui qu'aux époques anciennes dont le géologue étudie les annales... Les preuves positives, seul témoignage certain et indiscutable sur lequel nous puissions compter, sont insuffisantes à établir une modification progressive quelconque des animaux vers un type moins embryonnaire, moins généralisé, dans un grand nombre de groupes d'une longue durée géologique. Dans ces groupes, de nombreuses variations se manifestent d'une façon fort évidente, [mais] la progression, comme on l'entend généralement, ne se révèle nulle part <sup>1</sup>... — L'édifice de la phylogénie, bâti avec des hypothèses, doit toujours demeurer, conformément à la nature des choses, incomplet, plein de vides, en partie incertain et chancelant <sup>2</sup>... — Le problème (de la filiation des espèces dans les couches fossilifères) reste, quant à présent, inexplicé, insoluble, et l'on peut continuer à s'en servir comme d'un argument sérieux contre les opinions émises ici <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Ch. Huxley, *Les Sciences naturelles, édition française*, 1877, p. 144, 311. Cf. Darwin, *Origine des espèces*, p. 354.

<sup>2</sup> « Unvollständig und luckenhaft, zum Theil unsicher und schwankend, muss ja das Hypothesen-Gebäude der Phylogonie — der Natur der Sache nach! — immer bleiben. » E. Hæckel, *Natürliche Schöpfungsgeschichte*, 7<sup>e</sup> édit., 1879, p. xxiv. — Voir A. Haté, *Darwinisme*, dans les *Études religieuses*, septembre 1878, p. 337 et suiv.

<sup>3</sup> Ch. Darwin, *Origine des espèces*, p. 385.



71. — Retour de chasse.  
Fragment de peinture de la nécropole de Thèbes.

Il résulte donc des aveux mêmes de ses partisans, que la théorie de l'évolution est en contradiction avec les faits les mieux constatés de l'histoire et de la paléontologie. Ce langage n'est-il pas décisif et ne sommes-nous pas en droit d'en conclure la fausseté du système?

Cependant les darwinistes ne se tiennent pas pour battus et ils prétendent que ce qui ne s'est point produit dans les temps historiques a pu se produire à des époques éloignées de nous de plusieurs centaines de siècles, quoique la géologie ne nous ait pas conservé de traces de ces changements et de ces révolutions. Un système qui est réduit à faire ainsi appel à l'inconnu n'est plus un système scientifique; il ne repose pas sur des preuves, mais sur de pures imaginations. Toutefois nous pouvons poursuivre les défenseurs de la variabilité des espèces jusque dans ce dernier retranchement et leur démontrer, par l'histoire naturelle et par l'expérience, que les espèces, telles qu'elles sont constituées, n'ont jamais pu changer.

Pour que la mutabilité, c'est-à-dire la production d'espèces nouvelles, fût possible, il faudrait que les produits de l'union de deux espèces différentes pussent se perpétuer indéfiniment. Or l'expérience montre qu'il n'en est pas ainsi. « Si l'espèce changeait, l'hybridation serait assurément le moyen le plus direct et le plus efficace d'opérer ce changement. Point du tout, l'hybridation est le moyen qui met le plus complètement dans son jour la fixité des espèces<sup>1</sup>. » Toutes les tentatives

<sup>1</sup> P. Flourens, *Examen du livre de M. Darwin sur l'origine des espèces*, in-18, Paris, 1864, p. 91.

entreprises pour produire des espèces nouvelles stables, au moyen de deux espèces différentes, ont été sans succès; tous les efforts de la sélection artificielle la plus habile ont échoué contre les lois de la nature. Elle a pu obtenir des hybrides, c'est-à-dire des individus nés de parents d'espèce différente, comme le mulet, né de l'âne et de la jument, mais ces hybrides sont privés de la faculté de se perpétuer sans interruption<sup>1</sup>.

L'espèce peut varier presque indéfiniment dans les formes de ses représentants, sans perdre ce qu'elle a de fondamental, savoir : la faculté de se reproduire. La séparation physiologique des espèces même très voisines est mise clairement en évidence par les expériences [de Darwin lui-même]... Il reconnaît que la lutte pour l'existence et la sélection naturelle ne peuvent expliquer l'apparition dans un organisme de quoi que ce soit de vraiment nouveau; il fait le même aveu quand il s'agit de la fécondité, qui doit, à un moment donné, séparer physiologiquement des formes issues d'une même souche et les transformer en espèces distinctes<sup>2</sup>.

Cette stérilité des hybrides fournit une preuve décisive en faveur de la fixité des espèces. Les partisans de la variabilité ont fait de vains efforts pour contester le fait ou pour échapper à ses conséquences. Il a été nié par M. Broca<sup>3</sup>, mais il a été maintenu et fortement établi par M. de Quatrefages et par M. Blanchard<sup>4</sup>. « Un

<sup>1</sup> Voir A. Godron, *De l'espèce et des races*, t. I, p. 197 et suiv.

<sup>2</sup> De Quatrefages, *Note sur Ch. Darwin*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, t. xciv, 1882, p. 1221.

<sup>3</sup> Broca, *Mémoires anthropologiques*, Paris, 1877, p. 243.

<sup>4</sup> De Quatrefages, *L'espèce humaine*, 6<sup>e</sup> édit., 1880, p. 46-61

doute ne subsiste pour la science, dit ce dernier, que pour la descendance de quelques espèces extrêmement voisines. Dans les circonstances où prédomine l'un des éléments de la production, l'autre s'efface. Ainsi se révèle le caractère indépendant des types spécifiques et l'impossibilité de constituer une nouvelle forme indépendante<sup>1</sup>. » — « Personne ne croit plus, dit M. de Quatrefages, à la fécondité du croisement entre animaux appartenant à des classes ou à des familles différentes<sup>2</sup>. »

Quant au règne végétal, les expériences de M. Naudin, qui cependant est évolutionniste, ont établi également que les plantes hybrides ne peuvent se perpétuer d'une manière durable : après un certain nombre de générations, elles retournent naturellement et spontanément au type primitif de l'une ou de l'autre des deux espèces productives<sup>3</sup>. « Nous constatons (ainsi) dans la nature beaucoup moins une tendance à la fusion des espèces qu'une force à conserver les caractères spécifiques. Ceci est démontré par la tendance qu'ont les plantes cultivées et les animaux domestiques à retourner à

<sup>1</sup> E. Blanchard, *L'origine des êtres*, dans la *Revue des deux mondes*, 1<sup>er</sup> octobre 1874, p. 615.

<sup>2</sup> A. de Quatrefages, *Ch. Darwin*, p. 234. Les darwinistes nient, il est vrai, ses affirmations, mais à tort. Voir A. Suchetet, *La question des léporides*, dans la *Revue des questions scientifiques*, janvier 1877; Id., *L'hybridité dans la nature, règne animal*, in-8°, Bruxelles, 1888. Il conclut, p. 80 : « L'hybridation ne modifie pas l'espèce, au moins d'une manière durable. »

<sup>3</sup> Flourens, *Examen du livre de M. Darwin*, p. 92 et suiv.



leurs formes originaires et spontanées <sup>1</sup>. » On peut donc conclure avec Flourens :

Il y a deux sortes de fécondités : une fécondité continue; c'est le caractère de l'espèce. Toutes les variétés de chevaux, de chiens, de brebis, de chèvres, etc., se mêlent et produisent ensemble avec une fécondité continue. Et il y a une fécondité bornée; c'est le caractère du genre. Si deux espèces distinctes, le chien et le chacal, le loup et le chien, le bélier et le bouc, l'âne et le cheval, etc., se mêlent ensemble, ils produisent des individus bientôt inféconds, ce qui fait qu'il ne s'établit jamais d'espèce intermédiaire durable. On unit le cheval et l'âne depuis des siècles, mais le mulet et la mule ne donnent point d'espèce intermédiaire; on unit depuis des siècles les espèces du bouc et du bélier; ils produisent des métis, mais ces métis n'ont pas donné d'espèce intermédiaire. On cherchait le caractère du genre; où le trouver? Il est dans les deux fécondités distinctes. La fécondité continue donne l'espèce; la fécondité bornée donne le genre <sup>2</sup>.

Notons enfin un dernier fait, qui est une dernière preuve contre la théorie de l'évolution : c'est que l'observation établit que les qualités des animaux sont immuables tandis que, d'après le darwinisme, elles devraient être perfectibles.

Les animaux offrent, non seulement dans leur constitution physique, mais aussi dans leurs instincts, une tenacité qui est décisive (contre le darwinisme). Cette inaltérabilité dé-

<sup>1</sup> O. Heer, *Le monde primitif de la Suisse*, trad. Demole, in-8°, Genève, 1872, p. 763.

<sup>2</sup> Flourens, *Examen du livre de M. Darwin*, p. 113-114.

montre mieux que toute autre chose que leurs instincts ne sont pas le résultat d'une imitation, mais sont innés chez eux et leur ont été donnés par le Créateur. Si l'instinct était le résultat d'une éducation, comme Darwin s'efforce de le démontrer, il serait en même temps perfectible, et il faudrait s'attendre, au moins pour les insectes qui sont doués des instincts les plus merveilleux, à des changements d'autant plus rapides que leurs individus ont une existence très limitée et qu'ils sont assujettis à des transformations annuelles <sup>1</sup>.

Or il n'en est rien. Les mœurs des insectes, depuis qu'on les observe, auraient dû subir quelque transformation, parce que ceux que nous avons aujourd'hui sous les yeux sont éloignés par une multitude de générations des premiers qui ont été étudiés. Il n'y a pourtant aucune modification, aucun progrès dans leurs instincts. L'araignée tisse aujourd'hui sa toile comme du temps d'Aristote et la fourmi amasse des provisions comme au temps de Salomon <sup>2</sup>.

Ainsi l'expérience nous démontre que la transformation des qualités essentielles des êtres et que le passage d'une espèce à une autre sont contraires aux lois de la nature; elle est d'accord avec l'histoire pour établir ce point capital. Les darwinistes sont hors d'état de citer un seul exemple d'un type supérieur sorti d'un type inférieur, d'une espèce produite par une autre espèce. L'espèce est « variable, » elle n'est pas « transmutable. » Il y a cela de vrai dans le système de Darwin que

<sup>1</sup> O. Heer, *Le monde primitif de la Suisse*, p. 763-766.

<sup>2</sup> Pour une réfutation plus détaillée du darwinisme, voir Lavaud de Lestrade, *Transformisme et Darwinisme*, in-12, Paris, 1885.

la sélection naturelle, ou, pour parler plus justement, la sélection divine, agissant par les lois naturelles qu'elle a établies, peut produire des races nouvelles. Mais le système est faux, quand, confondant l'espèce avec la race, il applique à la première ce qui ne convient qu'à la seconde. L'histoire et la science sont unanimes à affirmer avec la Genèse qu'il y a, dans le règne végétal et dans le règne animal, des espèces primitives et irréductibles. *Naturæ opus semper est species et genus*, disait Linné; *culturæ sæpius varietas; artis et naturæ classis ac ordo*. L'éleveur, l'horticulteur peuvent produire des variétés et des races; Dieu seul crée des espèces.

## ARTICLE IV.

## HÆCKEL ET LE MONISME.

« Au commencement, disent les Hindous pour expliquer l'origine des choses, au commencement, il y avait l'œuf d'or<sup>1</sup>. » Hæckel s'exprime de nos jours avec moins de poésie, mais non avec plus de vérité que le vieux chante Arya, et il nous dit : Au commencement était l'atome, la *monère*.

Ernest Hæckel est professeur de zoologie à Iéna. Il a été surnommé par ses compatriotes le « Darwin allemand. » C'est en effet comme un second Darwin, le complément du premier. Né à Potsdam, le 16 février 1834, il fut élève de Jean Müller et de Virchow; depuis il est devenu surtout le disciple du savant anglais. Dans son enseignement et dans ses livres, il défend le transformisme avec une véritable passion. Grâce à ses efforts et à ceux de quelques autres naturalistes d'outre-Rhin, ses imitateurs pour la plupart, cette doctrine a conquis plus d'adeptes en Allemagne qu'en Angleterre, où elle a vu le jour. C'est ce qu'a constaté le Congrès scientifique d'Innsbruck en 1869<sup>2</sup>. Darwin a reconnu les services que Hæckel a rendus à sa cause. « Ce naturaliste,

<sup>1</sup> L'œuf d'or est mentionné au commencement du Manava-Dharma-Sastra ou lois de Manou, l. 1, 9, dans G. Pauthier, *Les livres sacrés de l'Orient*, in-4°, Paris, 1857, p. 334.

<sup>2</sup> A. Geikie, *Revue des cours scientifiques*, 8 janvier 1870, p. 96.